

Sans arbre ni icebergs

by Esther Laforce

Avec fracas, elle ouvre la porte, laisse entrer le vent, la chaleur et l'humidité. Des papiers déposés sur sa table s'envolent, se déposent pêle-mêle plus loin, au centre de la maison. Un arbre dans la cour vient de casser, de tomber, d'écraser la camionnette du voisin stationnée tout à côté. Une rafale de vent ou la foudre? Le poids du rideau de pluie qui se déverse du ciel? Ce n'est pas clair. Avec la canicule qui perdure, les éléments se déchaînent sur Montréal presque chaque jour depuis une semaine.

Le cœur emballé, le corps tremblant, le regard teinté d'une fureur mélangée d'une pointe de désespoir, elle sort, court sous la pluie, se dépêche vers le véhicule pour en faire le tour. Personne n'y est coincé, mais l'engin est une perte totale. Elle tend la main vers l'arbre, reste debout, immobile, à se laisser tremper, ses cheveux s'emmêlent dans le vent. Elle devrait retourner vers la maison, se mettre à l'abri mais, pétrifiée, sous le choc, elle pense : « Encore quelque chose à devoir m'occuper. Je n'y arriverai pas. » Elle se sent fatiguée, épuisée. Elle est prête à renoncer et s'en veut. La chute de son érable était prévisible, elle le savait depuis longtemps. L'équilibre précaire du tronc, creux par endroits et dangereusement penché vers l'extérieur de la cour, ne laissait planer aucun doute sur la probabilité de l'accident.

« Et moi je n'ai rien fait. Pas le temps. » Le désespoir qui, il y a un moment dans son regard, luttait timidement contre la fureur, grossit. Impossible de visualiser une marge libre sur sa liste de choses à faire, un espace blanc où inscrire les multiples actions qu'exigera ce qui vient de se passer, là, au fond de sa cour. Le gros *pick-up* du voisin, tout déformé par le poids de son vieil érable.

L'arbre craque à nouveau, se casse davantage. Le métal du véhicule se déforme, s'écrase un peu plus, grince. Sous la pluie, sous le vent, pendant un moment, la rage prend le pas sur son désarroi. « C'te maudit *pick-up*! Vas-y, écrase-le bien », souffle-t-elle à son arbre.

Coup de tonnerre et écran de pluie. Sous le vacarme orageux se laisse pourtant entendre le roulement fluide d'une porte-patio. De la maison qui jouxte la sienne, on entend une franche indignation dans un cri rauque, une voix d'homme, un juron. Elle plie rapidement les genoux, se fait petite, se cache derrière la voiture, avance lentement vers la cour, se fait invisible derrière la clôture, puis la rampe de son balcon.

Elle entre discrètement dans la maison, referme la porte sans faire de bruit. Elle ne veut pas être interpellée, ne veut parler à personne, pas tout de suite. Elle aurait tant à faire, mais tout ce qu'elle veut, c'est s'effondrer, se laisser submerger par sa fatigue, ses émotions, flancher pour une fois, vivre son ras-le-bol de toutes les exigences de la vie et disparaître du champ de vision des autres humains. Surtout, elle éprouve le besoin de pleurer la perte de son arbre, son bel érable auquel elle n'accordait plus autant d'attentions, c'est vrai, mais qui enveloppait sa cour, la protégeant de tout ce qui pouvait enlaidir l'horizon, à commencer par cet affreux stationnement. Son arbre que sa fille aimait depuis toujours et qui, dans sa diagonale vertigineuse, permettait au vent de faire bruisser les feuilles naissantes en mai, aux grillons de chanter leurs amours à la fin d'août et aux rayons du soleil de traverser ses feuilles jaunies, dorant la lumière des fins d'après-midi d'octobre.

Elle ne veut plus s'occuper d'autre chose que de cette perte. Alors elle recule vers l'intérieur de la maison que les nuages noirs et comme stagnants du ciel plongent dans l'obscurité. Elle marche sur les papiers qui traînent sur le plancher. La foudre tombe tout près. Les cieux se déchirent, le sol tremble. Son corps se fige, un instant terrorisé. Sans penser, elle descend rapidement au sous-sol. L'électricité est en panne, aucune lumière pour l'aider à se diriger dans la nuit qui règne ici. Elle sait toutefois où elle désire se terrer, se faire oublier : dans l'ancienne chambre de sa fille qui, ce matin, l'avait appelée depuis les côtes du nord de Terre-Neuve où elle était partie il y a

plusieurs jours déjà photographier le passage des icebergs. « Nous les attendons encore, maman, les icebergs ne viennent pas. On nous dit que les eaux de la mer du Labrador sont trop chaudes cet été. Cette absence, maman... » Elle l'avait écoutée d'une oreille distraite, les yeux rivés sur ses états de comptes, préoccupée par des achats à planifier, des rapports à préparer, des bilans à rendre. Elle avait entendu le sanglot dans la voix de sa fille, pourtant elle ne s'y était pas arrêtée. Elle avait murmuré simplement quatre ou cinq mots, quelque chose qui ressemblait à : « Oh oui, je comprends, c'est pas drôle », sans chaleur et sans rien ressentir. Maintenant elle s'en veut. Dans le souvenir de ce que sa fille lui avait dit, quelque chose lui est transmis, quelque chose qui lui fait sentir l'immense vacuité de sa liste débordante de choses à faire, et qui la ramène à la mort de son arbre.

Dans cette chambre, la chambre de sa fille où il fait frais et sec, elle cherche à tâtons la porte de la garde-robe. Elle la trouve, se faufile dans la penderie, s'y cache. Dans le noir, parmi de vieux vêtements, elle redevient l'enfant qu'elle était, il y a longtemps, cette enfant qui se dépêchait de disparaître là où on ne la retrouverait plus, se protégeant de ce qui lui faisait peur ou la rendait triste. Elle ne bouge plus, ne voit rien ici, dans sa cachette, elle n'entend presque plus la tempête. Elle ferme les yeux, se détend, se laisse tomber dans un demi-sommeil, s'y invente des visions : des milliers d'érables et d'épinettes coupés se mettent à tomber du ciel, à pleuvoir. Une forêt très ancienne a été rasée et ses arbres sont une tempête qui se déchaînent au-dessus d'une autoroute encombrée de voitures et de camions en tous genres, sur des kilomètres, des véhicules abandonnés dont les moteurs tournent pourtant, sans fin et sans raison, laissant l'air se saturer d'un smog rougeâtre, étouffant. L'ensemble offre l'image d'une veine bloquée, sur le point d'éclater, et les arbres s'abattent et s'écrasent violemment sur la file d'automobiles. Les troncs et les branches s'empilent jusqu'à former un monticule, un barrage qui, rapidement, se décompose. Puis tout reverdit. L'autoroute disparaît. Son tracé devient celui d'une longue colline qui recompose le paysage qu'il fait bon désormais de parcourir à pied.

Elle sourit avant de s'enfoncer pour de bon dans le sommeil. Des histoires angoissées prennent le contrôle de ses rêves. Il lui faut quitter une maison, pour quelques heures tout au plus, le temps

d'aller au centre commercial. Une courte absence en prévision de laquelle il lui faut tout de même éteindre les lumières, fermer les fenêtres, barrer les portes. Mais elle n'y arrive pas, incapable de venir à bout de toutes les pièces qui se multiplient et, avec elles, les sources d'éclairage, les entrées, les sorties. Sitôt un interrupteur abaissé, un autre apparaît. Elle découvre des portes qu'elle n'avait jamais vues, et il lui faut les verrouiller, l'une après l'autre, encore, jusqu'à ce qu'elle se trouve devant une fenêtre, et puis une dizaine d'autres, toutes entrebâillées, mal sécurisées, laissant craindre une possible inondation ou, pire encore, l'intrusion de voleurs avides. Partout des failles dans cette maison qui l'emprisonne et dont elle ne réussira plus à sortir, à moins de laisser faire, de tout abandonner.

Elle se réveille en sursaut. Une lueur blanche perce à travers les interstices de la porte de la penderie. Elle se lève, sort de sa cachette, incertaine d'avoir repris courage, d'être prête à affronter son voisin. Elle décide tout de même de traverser le sous-sol, baigné de cette étrange lueur blanchâtre qui vient des soupiraux. C'est peut-être la curiosité qui lui donne la force de remonter les escaliers, de sortir de la cuisine et de retourner dehors, dans la chaleur moite, là où l'orage s'est un peu calmé.

Debout sur le balcon, elle demeure hébétée par ce qui se donne à voir. Le premier mot qui lui vient est « fantômes », puis « arbres-fantômes ». Des dizaines de troncs, transparents et luminescents, elle ne sait pas très bien les décrire, s'élançant très haut vers le ciel rougeoyant de cette fin de journée. Elle s'approche, est attirée, se sent apaisée. Elle parcourt plusieurs fois cet étrange boisé, se demandant par quelle magie on la laisse participer à cette cérémonie, à cette messe sylvestre des morts, car c'est bien ce qui se passe ici, elle le comprend à la vue de l'érable tombé, rendu magnifique par la sève et les bestioles – fourmis, araignées, cigales, papillons, vers – qui se sont mis à briller le long de son écorce, à l'extérieur comme à l'intérieur. L'érable meurt, accompagné de ses semblables morts avant lui, en scintillant de tout ce qui vit à travers lui. Elle se penche vers le tronc, l'enlace, fait corps avec son arbre.

Son visage s'imprègne de mousse et d'humidité végétale. C'est ainsi qu'au bout d'un moment, elle se relève, interpellée par des hommes et des femmes, voisins, voisines, pompiers et pompières qui, armés de haches, de tronçonneuses et de leurs simples bras, viennent s'occuper des dégâts causés par la tempête.

Elle les aidera, ira s'entendre avec son voisin. Les arbres-fantômes ont disparu. Personne n'en parle. Elle est sans doute la seule à les avoir vus. La voix de sa fille, hantée par les morceaux de banquise qui fondent trop rapidement, habite ses pensées.

*

Quand, plus tard le soir, elle reprend sa liste de choses à faire, elle regarde son écran longuement, incapable de donner un sens à ce qui est écrit. Elle éteint tout, attrape une feuille de papier et commence à gribouiller des arbres, des sapins, des feuillus. Jusqu'à tard dans la nuit, elle dessine, créant une forêt dense sur laquelle, le lendemain matin, elle reporte son attention. Il pleut à nouveau, il y a une panne d'électricité et il fait toujours aussi chaud. Elle passe un moment à regarder ses dessins, à se souvenir de l'apparition du boisé fantôme. Puis elle pose le regard sur son téléphone, mesure le niveau d'énergie de sa batterie. Dix pour cent, c'est peu, mais ce devrait être suffisant pour demander à sa fille de lui parler encore, pendant au moins quelques minutes, de ce qui disparaît le long des côtes de Terre-Neuve, de cet horizon de mer froide sans icebergs.